

L'HOMME, LE MANGEUR, L'ANIMAL

Une question moderne et une histoire très ancienne.

De l'alimentation préhistorique à la demande sociale de « bien-être animal », c'est la question de la place de l'homme dans le vivant que pose le colloque de l'Ocha

QUESTIONS-REponses A JEAN-PIERRE POULAIN

Les omnivores que nous sommes semblent avoir depuis quelques années plus de difficultés qu'auparavant à « penser l'animal ». Qu'entend-t-on par là au juste ?

Penser l'animal en termes de nourritures, c'est penser à une très grande partie du contenu de nos bols et de nos assiettes : la chair, bien sûr, qu'elle soit viande, poisson, crustacés... et les aliments d'origine animale tels que le lait, les œufs, le miel. C'est penser ces aliments et les nutriments qui les composent en termes de goût, de cuisine, de santé, de religion, d'éthique. C'est également s'interroger sur les modes d'obtention de ces nourritures, qu'il s'agisse de chasse, pêche, élevage. C'est enfin comprendre une demande sociale assez récente, la demande de bien être animal, et ce qui la sous-tend.

Cette demande de bien-être animal est-elle une conséquence des crises sanitaires de ces dernières années ?

C'est plus complexe, car cette demande avait commencé à émerger bien avant. Cependant, les crises sanitaires récentes qui ont touché l'élevage ont fortement influencé les représentations des mangeurs. Sans en être la cause, elles ont servi de révélateur à divers changements liés à la modernité. Leur impact est d'autant plus important qu'elles s'inscrivent dans d'importantes transformations structurelles du rapport des hommes à la nature et des mangeurs modernes à leurs aliments. Une de ces transformations est que, dans nos sociétés occidentales d'abondance, les mangeurs contemporains ont de plus en plus un rapport « réflexif » à leurs nourritures : l'embarras du choix impose des décisions sur des questions qui auparavant fonctionnaient dans « l'allant de soi ». Ces mangeurs réflexifs se posent d'autant plus de questions qu'ils sont dans leur très grande majorité des citoyens qui n'ont plus de lien avec l'origine de leurs aliments.

Que les mangeurs contemporains soient en majorité des urbains n'est pas un phénomène récent. Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

Ce qui est nouveau, c'est qu'on en prend maintenant toute la mesure. Même si l'urbanisation est achevée depuis quelques années, ses conséquences se font sentir avec un effet retard. En fait, le processus de distanciation entre les urbains et la « nature agricole » se prolonge et prend toute son ampleur avec la tertiarisation de la société et surtout l'accélération de sa « dés-agriculturation ». Pendant longtemps, malgré l'urbanisation, les liens avec le monde rural étaient restés massifs. Nombreux étaient les habitants des villes qui avaient encore des ascendants, des parents agriculteurs ou au moins des connaissances vivant à la campagne. Ces liens ont traversé plusieurs générations et maintenu un fil plus ou moins ténu entre les mangeurs et les conditions de la production alimentaire. La diminution drastique du nombre d'agriculteurs a « déchiré » ce tissu social sur lequel reposait une part de la socialisation alimentaire. Aujourd'hui, les animaux que connaissent les mangeurs, ce ne sont pas les animaux d'élevage mais leurs animaux familiers, qui sont de plus en plus souvent des membres de la famille à part entière, dans certains cas presque des enfants. Cette anthropomorphisation n'est pas totalement nouvelle mais jamais auparavant elle ne s'était manifestée avec autant d'ampleur. Et elle modifie et complique considérablement les représentations que se font les mangeurs des aliments d'origine animale.

Cet engouement pour les animaux familiers, décrit comme un véritable phénomène de société, comment se manifeste-t-il en général et en France en particulier ?

Contrairement aux animaux de ferme qui sont élevés à des fins alimentaires, les animaux familiers ont pour fonction de tenir compagnie à leur maître. Parfois, rien n'est trop bien pour eux. Jusqu'aux grandes marques du luxe qui ont investi ce marché en proposant sac à chat, à chien, petits manteaux griffés, colliers, laisses... Le phénomène est massif en France. Notre pays se situe au second rang mondial, juste après les Etats -Unis. Plus de la moitié des foyers français ont au moins un animal de compagnie. On compte en France 50 millions d'animaux de compagnie, dont 8 millions de chiens et près de 9 millions de chats. Dans le budget des familles, ils représentent un poste équivalent à celui des transports en commun et en constante augmentation ...

La « dés-agriculturation » s'accompagne d'un grand désir des citoyens de retour vers la nature. Cette déchirure du tissu social qui en est la conséquence peut-elle s'en trouver atténuée ? Les liens peuvent-ils être reconstruits ?

Bien sûr, en matière d'alimentation, le désir de retour vers la nature est manifeste et s'exprime par la valorisation de l'authenticité, du terroir, du bio ... même si les comportements d'achat sont en retrait sur les représentations. Il en va de même de l'intérêt pour le tourisme vert, les fermes de découverte, les fermes auberges, etc. Un autre phénomène nouveau, encore très limité, est celui de la « rurbanisation ». Cependant, on peut se demander si ces rurbains n'ont pas des attentes contradictoires et s'ils n'aimeraient avoir les avantages de la nature sans ses inconvénients. Souvent, ils perçoivent les animaux de ferme et l'agriculture en général comme une nuisance : odeurs, bruit, gêne pour la circulation, etc. La campagne rêvée des rurbains et des touristes est une campagne «reconstruite», une campagne « idéalisée, paysagée, romantisée, écologisée »... Mais il est sûr que l'expérience de la campagne tant par le tourisme que par la rurbanisation peut contribuer à la reconstruction de liens entre consommateurs et agriculteurs. Renouer le dialogue peut aider à comprendre les contraintes et les attentes et à modifier les perceptions des uns et des autres.

Comment ces évolutions sont-elles perçues par les agriculteurs ? Et par les éleveurs, puisqu'ils sont concernés au premier chef par les questions autour du bien-être animal ?

On ne peut pas répondre de façon générale car la question ne se pose dans les mêmes termes selon les espèces animales : on ne peut parler par exemple de la même façon de l'élevage des bovins et de l'élevage des poulets. Ce qui est sûr, c'est que les éleveurs aujourd'hui se retrouvent au cœur de la modernité et du débat essentiel sur le vivant. Il est bien normal qu'ils aient parfois du mal à comprendre les citoyens. Inversement, il est très difficile pour un citoyen de comprendre que les éleveurs ont aussi du respect pour l'animal, même s'ils savent que ce dernier va être abattu, sacrifié. La larme à l'œil de l'éleveur qui voit partir sa vache n'est pas qu'une belle légende pour faire accepter la mort. Les éleveurs vivent au quotidien avec des êtres vivants qui ne sont pas pour eux des barquettes de cellophane sur pattes mais des êtres sensibles. On commence à voir des travaux en ethnologie, en philosophie, qui étudient la relation des éleveurs à leurs animaux, en élevage bovin en particulier, au delà des critères du bien-être animal. Ils décrivent une forme de communication qui passe davantage par le regard ou le toucher que par la parole et parlent de relation de compagnonnage. La question des liens entre les éleveurs et leurs animaux

sera également abordée à travers les formes qu'elle prend dans différentes cultures.

Dans ce rapport nouveau et problématique que les mangeurs entretiennent avec l'animal, quelle utilité voyez-vous à regarder d'autres cultures dans d'autres temps et/ou d'autres espaces ?

Les relations entre le mangeur et l'animal, c'est à la fois une question très contemporaine et une histoire très ancienne. C'est pourquoi il est utile de regarder comment d'autres cultures, même très éloignées de nous, ont résolu certaines questions qui font retour dans la modernité. Comprendre comment les cultures animistes, totémistes ou encore analogiques comme les cultures chinoise ou indienne, conçoivent les rapports entre les mangeurs et les animaux n'a pas qu'un intérêt exotique. Il ne s'agit pas non plus d'espérer trouver en ces lieux des solutions prêtes à l'emploi mais de mieux prendre la mesure de ce qui se joue vraiment derrière ces questions. Ce détour par l'histoire et l'anthropologie, de même que par les religions, nous aidera à construire les réponses de notre temps. Il s'agit de sortir de l'ici et du maintenant pour trouver la bonne distance pour réfléchir.

A l'échelle de l'histoire longue, peut-on dégager quelques grands principes dans la façon dont les sociétés ont organisé leurs relations à l'animal et au végétal, bref au vivant ?

Dans les sociétés traditionnelles et sans tomber dans un fonctionnalisme exagéré, on a pu distinguer des sociétés « végétalistes » et des sociétés « animalistes », parmi lesquelles des sociétés « laitières ». Ce classement rend compte d'une relation de grande proximité de tel ou tel peuple avec un végétal ou un animal : proximité à la fois dans l'imaginaire, fondant l'identité et renvoyant souvent aux mythes d'origine, et dans le quotidien pour répondre aux besoins les plus divers, alimentaires et autres (habillement, logement ...). On a pu ainsi parler de la « civilisation du renne », de la « civilisation du phoque », ou de la « civilisation du bambou » pour le Sud Est asiatique.

Les sociétés dites animalistes ne s'intéressent-elles à l'animal que pour la viande ?

Non, certaines sociétés sont à la fois animalistes et laitières : le lait y occupe une place importante autant dans les valeurs, la culture et l'organisation de la vie sociale que dans l'alimentation et la santé. Pour les Peuls par exemple, le monde est né d'une goutte de lait et les pasteurs se situent au sommet de la hiérarchie sociale. Le même mot - kosam - signifie à la fois le lait et « ce qu'il y a de meilleur ». On y prête serment « par le lait et le beurre » et on y est lié par des « parentés de lait ». De même, en Mongolie, les « aliments blancs » occupent une fonction matérielle et symbolique de premier ordre. On pourrait aussi parler

des Masaïs ou des Nuers.

Quelle que soit la proximité avec l'animal, il y a bien un moment où on le tue et on le mange ?

Oui, et cela n'a jamais été simple. Tous les systèmes classificatoires, tous les rituels mis en place par les sociétés traditionnelles, les sociétés animistes en particulier, visent à construire entre l'homme et l'animal des liens de respect qui se transforment pour que la mort soit acceptable et l'animal mangeable. Ces dispositifs sociaux permettent de lutter contre l'anxiété générée par le fait de prendre la vie à des animaux. Que ce soit pour le mangeur, le chasseur, le pêcheur, l'éleveur.

Les sociétés qui se refusent à prendre la vie de l'animal sont donc nécessairement végétariennes ou même plutôt végétaliennes ?

Contrairement au végétarisme qui admet la consommation d'aliments d'origine animale, le végétalisme refuse tout produit d'origine animale que ce soit pour manger mais aussi pour s'habiller, se chausser, etc. Les modèles alimentaires qui affichent un strict végétalisme permanent sont peu nombreux et les populations sont encore moins nombreuses à les respecter sur de très longues périodes. A l'échelle des populations, la pratique du végétarisme incluant des sous-produits animaux n'est possible que parce que ces groupes entretiennent des relations avec d'autres communautés non végétariennes. En Inde, les éleveurs hindouistes vendent des animaux à leurs compatriotes musulmans sachant pertinemment qu'ils entreront dans le commerce de la viande. Ils profitent donc des apports de l'animal (lait, bouse comme engrais, combustible ou matériau de construction), et n'hésitent pas à les « valoriser » économiquement le moment venu. La mise à distance de la mort qu'opère le système alimentaire hindou repose indirectement sur le fait que la communauté musulmane avec laquelle il est en interaction mange de la viande.

Pour l'homme, être omnivore, cela signifie quoi exactement à la lumière des apports de la biologie et des sciences sociales ?

C'est l'extraordinaire adaptabilité de l'homme qui le définit comme un être omnivore. C'est d'ailleurs cette caractéristique qui lui a permis de peupler la quasi-totalité de la planète. Cela ne veut pas dire qu'il est obligé de manger de tout, cela signifie qu'il peut vivre bien, sur tous les plans, avec des modèles alimentaires très différents construits en fonction des contraintes et des ressources de son milieu, de sa culture, de sa religion.

Cette liberté biologique laisse un espace dans lequel se déploie le social, le symbolique, l'éthique... Dans ce que nous avons appelé l'*espace social alimentaire*, se mettent en

œuvre des phénomènes sociaux au service de la construction des identités et des processus de différenciation internes et externes.

Ce colloque se propose d'étudier, à travers les modèles alimentaires, les multiples configurations des relations homme/animal inventées par les hommes dans différentes périodes de leur histoire et dans différents univers culturels. Son ambition est de contribuer à l'invention ou à la réinvention des règles de cohabitation entre les hommes, les mangeurs et les animaux en ouvrant le dialogue, en renouant les liens et en s'efforçant d'aller au delà des paradoxes